Moreau Jean-Pierre

Conférence du 12 avril 2019 autour des 400 ans de l'arrivée de l'Anonyme de Carpentras en Martinique et de la relation qu'il nous a laissée

Pour ceux qui l'ignorent encore comment ai-je découvert ce manuscrit et ses premiers pas

C'est dans le cadre de mes recherches documentaires pour ma thèse sur « *La navigation européenne dans les Petites Antilles aux XVI° débuts XVII° siècle, sources documentaires et approche archéologique sous-marine* » que j'ai dépouillé les 90 tomes du Répertoire des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Et c'est ainsi que j'ai lu dans le tome 34 page 366 que la bibliothèque Inguimbertine de Carpentras conservait un manuscrit intitulé : « *Relation d'un voyage infortuné fait aux Indes occidentales par le capitaine Fleury avec la description de quelques îles qu'on y rencontre par l'un de ceux de la Compagnie qui fit le voyage* » 1618-1620.

N'ayant eu qu'un contact téléphonique avec le manuscrit par l'intermédiaire de la conservatrice de l'époque, Mademoiselle Battez, je me contentais de signaler son existence dans ma thèse soutenue en avril 1985 à la Sorbonne.

Pensant à l'époque que la publication d'un manuscrit inédit ne pouvait être le fait que d'éminents universitaires j'attirais l'attention des deux historiens de mon jury : Paul Butel et Charles Frostin sur son intérêt potentiel. L'un des deux m'assura à l'époque qu'il allait diligemment atteler une de ses meilleures étudiantes à ce travail.

Dieu merci pour moi rien ne fut entrepris. Au bout de quelques mois n'ayant plus de nouvelles de ce côté-là, je me décidais moi-même à faire le voyage à Carpentras un jour de juillet 1985. Convaincu de l'importance exceptionnelle du texte je refis un voyage d'une semaine en septembre, pour m'apercevoir que pour la transcription de ces 88 feuillets couverts recto verso d'une petite écriture dense et parfois difficile à lire, plusieurs semaines étaient nécessaires. N'ayant pu obtenir ni photocopie ni microfilm et avec l'aide de la Bibliothèque Nationale le manuscrit m'arrivait enfin en janvier 1986 à Paris à la salle des manuscrits, où j'ai pu en disposer jusqu'à Pâques 1986.

Une fois le manuscrit transcrit, revu, annoté, je me suis mis à la recherche d'un éditeur. Mais soit je n'obtenais pas de réponse (éditions Karthala) soit on m'expliquait que le créneau de la relation de voyage n'était plus porteur (éditions Maspero) ou que les Antilles c'était bien loin (Ah si j'avais trouvé les mémoires d'un serrurier du Massif central au XIX° siècle ça c'était porteur ! (Éditions Mercure de France) ou qu'on risquait un four en publiant un texte anonyme découvert par un chercheur inconnu (différents éditeurs) !

Enfin en mai 1986 je trouvais un éditeur prêt à l'éditer (Editions Anne-Marie Métailié), à condition bien sûr de trouver une subvention du montant exact des frais de fabrication et c'était à moi de m'en charger également. Aussi après une vaine quête auprès des ministères, conseils régionaux et départementaux, fabricants de rhum, lassé d'attendre, inquiet du projet d'amputation d'une partie du texte envisagé par l'éditrice pour réduire les coûts, ne

supportant pas que ce texte magnifique et la belle personne qui l'avait écrit retombe dans l'oubli, en avril 1987, je me décidais après avoir cassé ma tirelire à éditer seul ce texte.

Quand un mois plus tard un camion de livraison déposait plus d'un mètre cube de livres au milieu du salon (je l'avais fait tirer à 2000 exemplaires) je me demandais pendant plusieurs jours si je n'avais pas été un peu présomptueux.

Heureux concours de circonstances : en juillet se tenait à Cayenne le Congrès international d'étude des civilisations précolombiennes des Petites Antilles. Ce qui permit de faire connaître plus rapidement cette découverte parmi les spécialistes (archéologues et anthropologues présents) et surtout de rencontrer le regretté Bernard Petitjean Roget qui allait beaucoup m'aider en Martinique. Ce que je ne savais pas, mais que j'allai apprendre en arrivant en Martinique en février 1988, c'est que cette découverte était tellement inattendue et exceptionnelle, que certains avaient émis des doutes sur l'authenticité du texte, on suggérait même que je pouvais en être l'auteur ! N'était-il pas inconcevable que des chercheurs chevronnés n'aient rien trouvé depuis des siècles et qu'un inconnu ramène d'un seul coup un tel document ! D'ailleurs Jacques de Dampierre qui avait recensé les sources sur l'histoire des Antilles françaises[1] ne l'indiquait même pas !

Si bien que ce voyage que je pensais être celui de la reconnaissance fut plutôt celui du combat ! Mais cela m'a poussé à écrire « *Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu 1493-1635* » qui explique le contexte dans lequel s'insère ce manuscrit.

Intérêt du manuscrit pour l'histoire des Petites Antilles et de la Martinique

Quand on présentait jusqu'à présent l'histoire de la colonisation nord européenne des Petites Antilles on faisait l'impasse sur les 125 premières années. Après la découverte des Petites Antilles par Christophe Colomb en 1493 on passait directement à l'arrivée du français d'Esnambuc en 1625 sur Saint Christophe, en même temps que Warner l'anglais. Reproduisant simplement ce qu'a écrit le Père Dutertre, qui est quasiment le seul chroniqueur ayant traité de ce sujet. Dutertre mentionne seulement que D'Esnambuc trouva sur place quelques rescapés suite à quelques fortunes de mer.

Volonté délibérée ou ignorance de bonne foi ?

Toujours est-il que Dutertre fait partir l'histoire des Petites Antilles de 1625 alors que les Français fréquentent régulièrement déjà ces îles depuis les débuts du XVI° siècle, qu'ils en connaissent les ressources (ainsi notre narrateur anonyme entrevoyant déjà en 1619 le potentiel que l'on pourrait tirer d'une exploitation plus intensive de la canne à sucre). Qu'ils viennent régulièrement échanger des produits avec les Indiens. Au moment de prendre la route du Brésil les marins du capitaine Fleury font valoir, alors que les vivres commencent à manquer, qu'il serait plus raisonnable de se diriger vers les Petites Antilles pour obtenir des secours de la part des Indiens Caraïbes, grâce à la pacotille prévue à cet effet dans les cales de l'*Espérance*, le navire amiral.

[1] Jacques de Dampierre, *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises (1492-1664),* Paris, 1904

Qu'ils en connaissent les populations. Ainsi certains chefs caraïbes portent des noms français en Martinique : Pilote, Salomon, Louys. Comme l'explique l'Anonyme, les Indiens ont l'habitude d'échanger leurs noms avec celui de leur bon compère de France. Il y a déjà la présence d'une amorce de langue de contact pour les échanges, amorce possible du créole actuel.

Par ces séjours parmi les Caraïbes les Français vont acquérir une expérience du milieu et des techniques indigènes qu'ils vont à leur tour, au fur et à mesure du développement du processus de colonisation, mettre en pratique. Jusqu'à présent on parlait de la survivance de traits culturels indiens par ci par là dans les techniques comme le gommier, embarcation héritée des Indiens ou certains mots de la langue. Mais il s'agit en réalité de beaucoup plus que ça. On peut réellement parler de la culture caraïbe comme l'un des fondements de la société antillaise. Cela apparaît clairement à la lecture de l'Anonyme de Carpentras.

Pour la Martinique c'est le seul document historique relatant une implantation durable et le plus ancien donnant une description de la faune, de la flore,

Des habitants avant la colonisation.

Pour nous en convaincre examinons les sources antérieures.

Du côté espagnol. Dès 1492 lors du premier voyage de Colomb les Espagnols apprennent par leurs informateurs Arawak-Taïnos l'existence d'une île nommée Matinino qui serait peuplée uniquement de femmes guerrières. Au cours du 2° voyage de l'Amiral toute la partie de l'archipel située au nord de la Dominique est reconnue. Matinino située au sud a pu être aperçue par l'équipage de la caravelle envoyée par Colomb chercher un bon mouillage du côté de l'ouest de la Dominique pour les 17 bâtiments de la flotte d'exploration. Ou simplement par certaines expéditions clandestines qui eurent lieu à cette époque.

En tous cas l'île est mentionnée sur la première carte américaine, celle de Juan de la Cosa de 1500, mais sous le nom de Canara son nom en langue caraïbe (Janucanara sur celle de Cantino de 1502) d'après L'Anonyme de Carpentras c'est Joannacaira le nom exact.

Mais ce n'est que deux ans plus tard en 1502 que l'Amiral mit les pieds sur l'île. Depuis Matinino apparaît dans les documents administratifs, dans des projets de colonisation, dans les routiers (comme Iñacio de Muñoz, Baltazar de Vellerinos) mais il faut attendre 1585 pour trouver quelques petits éléments supplémentaires.

Lors de l'escale de la flotte de Terre Ferme, le narrateur, Juan de Vilella, explique que l'amiral a fait dresser une croix au pied de laquelle il fait enterrer une bouteille avec une relation avertissant les personnes amenées à la lire, que ces Indiens sont pacifiques et qu'on ne leur fasse pas de mal, mais qu'on leur offre plutôt des cadeaux et des caresses, comme il le fit. C'est ainsi qu'avec les échanges effectués avec les Espagnols nous apprenons que l'île produit de la canne à sucre, du manioc, de l'ananas, des patates, des bananes, des calebasses, du coton, du tabac et qu'on y trouve des poules, des perroquets et des tortues.

Du côté français nous ne sommes encore moins bien lotis. Le capitaine Laudonnière à destination de la Floride atterrit en Martinique en 1564 mais c'est en Dominique qu'il

effectue une escale assez rapidement écourtée, car certains de ses marins n'ont tenu aucun compte de l'interdiction qui leur avait été faite par les Caraïbes d'aller se servir directement en ananas dans certains jardins. C'est sous une volée de flèches qu'ils se rembarquent précipitamment.

Le cosmographe André Thevet dans « *Voyages aux indes australes et occidentales* »[2] vers 1587-1588 se contente de mentionner un bon mouillage pour les moyens navires au sud de l'île. Sans autres détails.

Aussi faut-il attendre l'Anonyme de Carpentras pour avoir une description des conditions climatiques, du paysage, de la faune et de la flore. Certes pas exhaustive, Très inspiré par la faim qu'il a connue, mais sans conteste la plus complète avant la colonisation. C'est très émouvant cette évocation d'espèces aujourd'hui disparues comme le lamantin, l'acouli (sans doute le rat pilori), un petit boa, différentes espèces de perroquets.

Autre passage également émouvant la rencontre de l'Anonyme avec un captif noir

Captifs noirs ou Caraïbes noirs en Martinique ?

L'Anonyme rencontre un personnage touchant. C'est un captif noir qui lui explique qu'il ne prend pas de repos au travail pour se rendre indispensable. Ainsi si son maître meurt il ne risquera pas d'être sacrifié pour aller le servir dans l'autre monde. Mais que les parents du défunt pourront demander qu'il reste à leur service lors d'un caouynage.

Ce qu'il faut savoir c'est que dès le début les Caraïbes effectuent des raids sur les colonies espagnoles, Porto Rico au nord, côtes du Venezuela, Trinidad au sud.

Au cours de ces raids ils ramènent des captifs. Les captifs hommes amérindiens sont sacrifiés lors de rites anthropophagiques mais les femmes deviennent des épouses de second rang. Quant aux Blancs et aux Noirs ils sont destinés aux gros travaux et les femmes deviennent également des épouses de second rang.

On connaît dans les années 1570 Luisa Navarrete dite « négresse libre de Porto Rico » capturée lors d'un raid sur l'île, épouse pendant 4 ans d'un chef de la Dominique et qui s'échappe lors d'un nouveau raid.

A combien évaluer cette population de captifs ?

Pour le début du XVII° si l'on en croit le gouverneur de Trinidad il y aurait en 1612, deux mille captifs espagnols et noirs dans les Petites Antilles. Ce chiffre est-il exagéré ? Pas autant qu'on pourrait le penser car aux raids effectués par les Caraïbes viennent s'ajouter les naufrages. Ainsi en 1605 Miguel de Orta sur la *Nuestra Señora del Buen Viaje* un bâtiment négrier avec plus de 200 Noirs à destination de la Nouvelle Espagne naufrage sur la côte est de la Martinique. Une partie des Noirs peut se sauver. Une expédition de secours en

[2] BNF Département des manuscrits, Manuscrits français n° 15454

provenance de Porto Rico ne pourra jamais les récupérer parmi les Caraïbes[3]. Ou en 1611 les 400 Noirs amenés à Grenade et Saint Vincent d'un navire français naufragé[4] sur Saint Vincent.

Ces Noirs restent-ils définitivement captifs ?

Non certains, souvent déjà christianisés, s'échappent de la société caraïbe comme ce Francisco captif sur Saint Vincent, mais qui en arrivant sur Margarita se retrouve esclave des espagnols. Ces derniers veulent aussitôt l'utiliser pour essayer de récupérer ces fameux 400 Noirs naufragés au pouvoir des Caraïbes.

D'autres semblent s'adapter à la société caraïbe comme le laisse entendre un gouverneur en 1581 : « Les captifs deviennent comme les Caraïbes et mangent de la chair humaine et les aident à nous faire la guerre »[5]

Pourrait-on alors déjà parler des premiers « Caraïbes noirs » cette force politique qui va défier les grands empires coloniaux entre la fin du XVII° et la fin du XVIII° siècle ?[6]

A la lumière de cette anecdote rapportée par l'Anonyme de Carpentras il apparaît urgent de se pencher sur ce groupe composant de la société des Caraïbes jusqu'à présent totalement ignoré.

Le récit de l'Anonyme de Carpentras première relation complète d'une expédition de flibuste-piraterie.

Dernier titre de gloire de cette relation dans le domaine historique

: son apport pour la connaissance de la flibuste-piraterie. Je ne m'y attarderai pas car nous ne sommes plus directement dans l'histoire de la Martinique.

Le seul texte plus ancien qui pourrait lui être comparé est celui écrit par IPT ou capitaine Bruneau de Rivedoux publié à Niort en 1599 : « *Histoire véritable de certains voyages périlleux et hasardeux sur la mer »* conservé à la BNF. Mais bien que ce texte soit intéressant par bien des aspects, il ne s'agit que d'un petit opuscule qui ne donne que bien peu de détails. En tous cas ce n'est pas un voyage complet et il ne livre que peu de choses sur les mœurs maritimes de l'époque. C'est plutôt un tableau des activités maritimes des Saintongeais à la fin du XVI° siècle. Le livre se compose de 8 textes d'une dizaine de pages. Chacun décrit les différentes activités sur mer : commerce de vin vers le nord, pêche à la

[3] AGI Contratacion 783 cité dans Moreau, Jean-Pierre, *Guide des trésors archéologiques sous-marins des petites Antilles d'après les archives*, Clamart, 1988 page 156
[4] AGI Indiferente general 1128 Don Francisco de Varte à sa majesté, 26 septembre 1611
[5] AGI Santo Domingo 175 Juan de Cespedes à Sa Majesté, 24 février 1581
[6] Gérard Lafleur dans *Les Caraïbes des Petites Antilles* mentionne page 102 un naufrage de négrier anglais en 1675 dans les Grenadines pour l'origine des Caraïbes noirs de saint Vincent mais là nous sommes beaucoup plus tôt

morue sur les bancs de Terre Neuve par exemple et seuls deux textes concernent la flibuste en Amérique.

Avec ce récit de l'Anonyme notre vision mythique de la flibuste héritée dès la fin XVII° de l'édition progressivement remaniée d'Exquemelin : « *Histoire des aventuriers*… » puis revue plus tard par les studios d'Hollywood (vision faite de prises faciles avec des coffres débordant d'or dans une nature tropicale accueillante et d'orgies en galante compagnie) se trouve confrontée avec une réalité tout autre. Le récit de l'Anonyme nous transporte dans un long périple au « pays au-delà du pain » confronté à une nature peut être belle mais surtout hostile où l'ennemi avant d'être espagnol ou portugais (qui d'ailleurs au passage ne se laisse pas dépouiller aussi facilement qu'on l'escomptait) se nomme la faim, la soif, la peur, l'ennui, les dissensions.

<u>Qui est la belle personne qui nous a légué un texte aussi exceptionnel ?</u>

Dans la préface j'avais indiqué qu'il s'agissait d'un jeune laïque ayant un grand sens de l'observation et l'esprit scientifique, probablement apothicaire puisqu'il a des connaissances particulières dans ce domaine et en botanique (il semble avoir une bonne connaissance de la flore méditerranéenne), nous donnant même des références bibliographiques. Et des compétences dans le domaine médical, il saura guérir l'entorse de son compagnon caraïbe. L'observation médicale occupe une place importante dans le manuscrit et surtout il est un des seuls parmi les chroniqueurs à voir dans l'opération de scarification des Caraïbes une dimension curative et non pas simplement symbolique ou punitive. De retour à Paris il poursuit dans cette voie car il observe qu'une plante antillaise dont les indiennes se servent pour faciliter l'accouchement se révèle également efficace chez les parisiennes.

Peut- être un apothicaire, sûrement un protestant. Plusieurs indices peuvent le faire penser : la manière dont, dans sa description de la société caraïbe il évacue l'existence des sorciers comme intermédiaires entre le dieu Chemin et les croyants, l'influence de Jean de Léry, auteur protestant sur son propre texte, sa vision tolérante et moderne des choses, le fait que Charles Fleury, chef de l'expédition est un protestant notoire, et enfin il est connu que les études et l'exercice du métier d'apothicaire sont largement dominés par des protestants à l'époque. D'ailleurs il y a un célèbre prédécesseur François Martin de Vitré qui nous a laissé une description d'un voyage fait aux Indes orientales par les Français en 1603. Cet apothicaire formé à Montpellier décrit dans une forme semblable à celle qui sera employée par notre anonyme son voyage en mer, les mœurs des habitants, les plantes, les animaux, et nous donne même un glossaire de la langue malaise.

On peut aussi dire qu'il est parisien au moment du départ de l'expédition en 1618 et à son retour en 1620 et au moins jusqu'en 1623.

Nous savons aussi que c'est un soldat. Des deux communautés antagoniques qui vont s'affronter au cours du voyage, les marins et les soldats, notre auteur partage le sort des

seconds et se retrouve aux îles du Cap Vert « cabané » à terre « s'entraînant à jeuner et marcher au pas alors que les matelots sont restés à bord des bâtiments.

Pour nous résumer l'Anonyme de Carpentras est

Jeune et résistant

Parisien

Protestant

Ayant reçu une formation d'apothicaire avec des connaissances botaniques (particulièrement de la flore méditerranéenne) et médicales

Soldat

Écrivain

Avec l'aide d'une subvention de la DAC j'ai commencé à effectuer des recherches pour essayer d'identifier l'Anonyme.

Un voyage à Carpentras et à Rouen n'a rien donné. C'est à Paris la consultation du Haag « La France protestante »[7] qui m'a mis sur une piste.

Celle d'un parisien né vers 1599-1600 qui va suivre des études d'apothicaire sous la direction du doyen protestant Le Coq à la faculté de médecine de Poitiers, vraisemblablement en 1616. Descartes (qui lui aussi sera soldat) est présent également à cette date, mais en faculté de droit. A l'époque les études durent un an. Il se rend ensuite à Montpellier peut être pour continuer à se former et commencer à soigner ?

En 1623 il s'installe à La Rochelle pour peaufiner sa formation dans une officine pendant 4 ans. A l'issue de laquelle il est reçu maître apothicaire et peut se mettre à son compte. Très tôt il est chargé de la composition des médicaments pour l'hôpital de la ville. Parallèlement il s'engage dans la milice où ses exploits militaires (en 1636 à la tête de la milice municipale il défend la côte de Laleu contre 18 vaisseaux espagnols qui tentent un débarquement et en 1651 il empêche Du Gagnon de s'emparer de la ville) lui valent d'obtenir le statut d'apothicaire ordinaire du roi. Ce qui lui permettra de n'être jamais inquiété quand on veut interdire la profession aux protestants.

Vers la fin de sa vie il publie deux livres : un *« Abrégé historique et chronologique de la ville de la Rochelle* précédé d'un « *Traité de la populaire colique bilieuse du Poitou*[8] ». C'est lui qu'on sollicite pour écrire quelques vers qui vont orner une fontaine royale. Et quand le roi passe à proximité de la ville c'est lui qui est chargé de préparer un discours d'hommage au nom de la milice.

Il n'a pas perdu le goût de la botanique car on lui doit d'avoir découvert une espèce de plante jusque-là inconnue dans la région (l'atriplex maritima ou angustifolia)[9] .

---

[7] *La France protestante*, Haag, Emile et Eugène, Paris, 1873-1882
[8] *Traité de la populaire colique bilieuse du Poitou*, A La Rochelle chez Toussaint de Gouy, 1673
[9] Rainguet, Pierre-Damien, *Biographie saintongeaise*, Niort, 1851, page 105

Apparemment sa vie n'est pas suffisamment remplie et il est toujours aussi énergique car c'est lui qu'on nomme pour un travail d'ingénieur chargé de surveiller les grands travaux de la ville, comme désenvaser le port de La Rochelle.

Nous retrouvons donc là le profil de l'Anonyme : protestant, apothicaire, botaniste, écrivain, soldat, énergique et résistant (il a résisté à l'expédition, au siège de La Rochelle en 1627-1628 qui fera passer la population de 20.000 à 5000) et il meurt à 74 ans, bel âge à l'époque ! Ce n'est pas un profil courant vous en conviendrez.

Son ouvrage sur la fièvre du Poitou n'est pas une œuvre totalement personnelle. Au départ il s'agissait essentiellement de traduire du latin en français un traité écrit par un médecin nommé Cétois. Mais au fil de l'ouvrage on découvre quelques mots et expressions présents également dans le manuscrit de l'Anonyme. Quelques exemples :

Chapitre 7 du traité sur la colique il écrit : De la manière et méthode de guérir de la colique…

Dans le manuscrit de Carpentras on retrouve : de la manière de faire du feu, la manière de leurs danses, manière de faire leur jardin…

Page 15 du traité sur la colique : la France en fut incommodée

Dans le manuscrit de Carpentras : page 193[10] : les vieilles ont cette croyance que les jeunes filles ont la nature trop étroite et que le mari en peut être incommodé »

Page 25 du traité sur la colique :il s'engendre une infinité de crudités et de bile

Dans le manuscrit de Carpentras page 72 : incontinent qu'elle était tombée sur notre habit elle s'engendrait en millions de vers qui n'avaient que jambes

Page 77 du traité sur la colique : « c'est un très souverain remède »

Dans le manuscrit de Carpentras page 75 : a ces maux le plus souverain remède

Dans le manuscrit de l'Anonyme on rencontre souvent le mot « coy » pour décrire les calebasses utilisées par les Caraïbes. Or d'après le directeur du Musée de l'île de Ré c'est le seul mot de patois dans le texte. Le mot coy est en usage dans le parler poitevin dès le début du XVII° siècle comme synonyme de calebasse[11] . Leg de son passage par la faculté de Poitiers ?

Si nous avons bien à faire à notre Anonyme de Carpentras cela expliquerait pourquoi son manuscrit n'a jamais été publié. Etant devenu un notable de la ville, à l'avant-garde du protestantisme, comment ne pas interpréter la publication d'un texte accusateur contre le capitaine protestant Fleury, comme un coup de poignard dans le dos, alors que ce dernier

[10] Les pages sont celles de l'édition Seghers de 1990

[11] Musset, Georges, glossaire des patois et parlers de l'Aunis et de Saintonge, La Rochelle, 1929-1948

était devenu corsaire au service de la ville et qu'il perdra la vie pour sa défense dans l'opération menée sur Blavet (Port-Louis) par Soubise en 1625[12].

Et explique également comment le manuscrit se retrouve ensuite à Carpentras. Le manuscrit est conservé dans la famille de notre apothicaire à La Rochelle. Qui a lui-même un fils apothicaire et des petits enfants. Or il se trouve que d'Inguimbert, créateur de la bibliothèque Inguimbertine de Carpentras, fit un séjour de plusieurs mois à La Rochelle au début du XVIII° siècle entre 1702 et 1707, attendant en vain un ordre pour partir en mission aux Antilles. Il en profita vraisemblablement pour assouvir sa passion bibliophile. Ce manuscrit sur les Antilles ne pouvait que l'intéresser et la famille désargentée depuis l'interdiction qui frappa jacques d'exercer son métier d'apothicaire en 1698, sans doute prête à le céder.

Mais hélas hélas il y a un bug !

Dans la préface de son livre sur la fièvre de Poitou il est écrit qu'il guérit monsieur Prou de cette fièvre à Montpellier en …1619 ! alors qu'il est censé être alors en Martinique[13]

Quand j'ai lu ça les bras me sont tombés. Certes ce n'est pas lui qui écrit la préface. L'a-t-il relu ? Si c'était 1617 au lieu de 1619 ça collait parfaitement. En plus la préface est écrite en 1671 soit 52 ans après les faits. Moi-même je serais bien incapable de dire ce que j'ai fait il y a 52 ans ! mais les faits sont là. Les 3 exemplaires du livre, les deux de la BNF et celui à La Rochelle portent tous la même date 1619.

J'avais prévu un voyage à Montpellier en espérant pouvoir éclaircir ce point capital mais le sort en a décidé autrement, en m'ôtant toute faculté de me déplacer pour le moment. Le suspens est donc encore entier car je m'accroche toujours à mon hypothèse.

Au fait je ne vous ai pas dit son nom c'est Jean ou Jacques Boucher-Beauval ou Boucher de beauval ou encore Boucher sieur de Beauval.

<u>Bibliographie sommaire</u>

Julien-La Bruyère, François, Dictionnaire biographique des charentais, Paris, 2005

[12] Germain, Jean-Christophe, Les dernières années (1620-1625) du capitaine flibustier, Charles Fleury in GHC, Généalogie et histoire de la Caraïbe sur Internet.

[13] La phrase un peu alambiquée dit : « La première connaissance de Monsieur Prou et de celui qui écrit fut à Montpellier en 1619 où il administra les remèdes audit sieur pour le tirer d'une fièvre maligne pourprée